

Italo Calvino, *Le baron perché*

La petite bibliothèque

2012

13 pages

stylo-bille, impressions numériques transférées à l'acétone

Transcription manuscrite de passages de *Le baron perché*,
d'Italo Calvino, Éditions du Seuil, coll. « Points », 2002 (1959).

Côme, tout rouge, se demandait si Violette voulait se moquer de lui avec sa tante ou se moquer de sa tante avec lui, ou simplement continuer le jeu, ou si encore elle ne se souciait pas le moins du monde de lui ni de sa tante ni du jeu.

Italo Calvino, *Le baron perché*, p. 38-39.

Le Chevalier Avocat lui-même crut devoir aller à la fenêtre et préférer quelque chose. Comme d'habitude, il réussit à ne jeter aucun jugement sur la question.

Italo Calvino, *Le baron perché*, p. 46.

Ce même besoin de pénétrer dans un élément difficilement accessible, qui avait poussé mon père à suivre les rochers sylvestres, le travaillait encore intimement, le laissait insatisfait, lui donnait soif d'une possession plus complète; il aurait voulu se sentir lié à chaque feuille, à chaque écaille, à chaque plume, à chaque bruit d'aile. C'est cet amour-là que le chasseur éprouve pour tout ce qui vit, et qu'il ne sait exprimer qu'en épaulant son fusil: Côme, qui ne l'avait pas encore reconnu, s'efforçait de le satisfaire par ses explorations acharnées.

Italo Calvino, *Le baron perché*, p. 78-79.

Le baron Arminius joua son cheval jusqu' sous l'arbre. Le ciel du soir était rouge. Côme était au milieu des branches dépouillées. Ils se dévisagèrent un moment. C'était la première fois qu'ils se trouvaient face à face depuis le déjeuner d'excargots. Bien des jours avaient passé, la situation avait évolué : l'un et l'autre savaient qu'il ne s'agissait plus d'excargots, ni d'obéissance filiale ou d'autorité paternelle : tout ce qu'ils auraient pu dire de logique et de sensé aurait été hors de propos. Pourtant, il fallait bien se dire quelque chose.

Italo Calvino, *Le baron perché*, p. 92.

En somme, malgré sa fameuse fugue, Côme vivait auprès de nous comme avant, ou peu s'en faut. C'était un solitaire qui ne fuyait pas les hommes.

Italo Calvino, *Le baron perché*, p. 101.

Les grenouilles ne cessent de coasser et cette basse continue ne trouble pas plus le fourmillement sonore que la continuelle palpitation des étoiles me change la lumière de la nuit. Mais que s'élève ou que passe le vent, tous les bruits aussitôt se transforment et se renouvellent.

Italo Calvino, *Le baron perché*, p. 110.

Comprendre le caractère d'Amos-Sylerius Carrega eut, pour Côme, l'avantage de l'éclairer sur maints aspects de la condition des solitaires. Leçon dont il profita par la suite. Je dirais même que l'image folote du Chevalier Avocat l'accompagna partout, pour lui rappeler ce qu'il peut advenir d'un homme, quand il veut faire son destin dans son coin. Moyennant quoi, il réussit à ne jamais lui ressembler.

Italo Calvino, *Le baron perché*, p. 131.

On sait que, profondément conscient de la vanité de toutes choses, l'Abbé avait un tempérament accommodant et docile. [...]

Il ne faut pas oublier que, chez le vieux janséniste, les états d'acceptation passiva alternaient avec des reprises de sa passion originelle pour la rigueur spirituelle. Si, dans un moment de conciliante distraction, il accueillait sans résistance n'importe quelle idée nouvelle ou libertine [...] un quart d'heure après, en proie à un accès d'austérité et de rigorisme, il apportait aux idées qu'il venait d'accepter si légèrement son intime besoin de cohérence et de sévérité morale. [...] Heureusement que toute tension de sa volonté avait vite fait de fatiguer l'Abbé. Il se sentait épuisé; on aurait dit que ses efforts pour disséquer chaque concept et le réduire à l'état d'essence pure le livraient lui-même à l'empire d'ombres impalpables, évanescentes; il battait des paupières, poussait un soupir, passait au bâillement; et rentrait dans son mirroir.

Italo Calvino, *Le baron perché*, p. 151-152-153.

Ainsi entraîné par les deux dispositions contraires de son âme, l'Abbé Fauchelaffeur consacrait désormais ses journées à suivre les études entreprises par Côme [...] Il mourut sans avoir compris, après une vie toute entière consacrée à la foi, en quoi au juste il pouvait croire - mais s'efforçant d'y croire fermement, jusqu'à la fin.

Italo Calvino, *Le baron perché*, p. 153-154.

Pour ses livres, Côme construisit à différentes reprises des sortes de bibliothèques suspendues, qu'il mettait tant bien que mal à l'abri de la pluie et des rongeurs ; il les changeait continuellement de place, selon ses études et ses goûts du moment ; il considérait les livres un peu comme des oiseaux et ne voulait pas les voir immobilisés dans des cages.

Italo Calvino, *Le baron perché*, p. 154-155.

En somme, son amour des arbres, comme toutes les amours véritables, le rendit souvent cruel, impitoyable même : il tranche et il blesse, pour ravigorer et pour façonner. En émondant, en éclaircissant, il envisageait toujours, outre l'intérêt du propriétaire, le sien propre : celui du passant qui doit rendre les routes praticables. Aussi faisait-il en sorte que les branches qui lui servaient de pont entre deux arbres fussent toujours épargnées ; mieux, la suppression des autres leur donnerait une nouvelle vigueur. Ainsi cette nature d'Ombreuse qu'il avait déjà trouvée si bénigne, il contribuait, par son art, à la rendre encore plus accueillante, en ami qu'il était de son prochain, de la nature et de lui-même. Parvenu à un âge avancé, il profita pleinement de cette manière d'opérer : la forme des arbres vint alors en aide à ses forces déclinantes. Il a suffi que surviennent ensuite des générations sans discernement, impitoyantes dans leur avidité, incapables de s'attacher à rien, pas même à leur intérêt bien compris, et tout désormais a changé ; nul Côme désormais ne pourra plus cheminer de par les arbres.

Italo Calvino, *Le baron perché*, p. 156.

Il comptait que les associations renforcent l'homme, mettent en relief les dons de chacun et donnent une joie qu'on éprouve rarement à voir pour son propre compte : celle de constater qu'il existe nombre de braves gens, honnêtes et capables, tout à fait dignes de confiance. (...)

Donc, l'été des incendies fut un bon été ; il existait un problème commun, tout le monde avait à cœur de le résoudre, et chacun le faisait passer avant ses intérêts personnels. On était payé de toutes ses peines par la satisfaction de se trouver en accord avec tant d'excellentes personnes et d'avoir droit à leur estime.

Comme devait le comprendre plus tard : lorsque le problème commun n'existe plus, les associations perdent leur sens, et mieux vaut alors être un homme seul qu'un chef.

Italo Calvino, *Le baron perché*, p. 161.

- Sais-tu que tu pourrais commander en suzerain à la noblesse, avec le titre de duc ?

- Je sais que lorsque j'ai plus d'idées que les autres, je donne mes idées, pour peu qu'on les accepte : voilà ce que j'appelle commander.

Italo Calvino, *Le baron perché*, p. 164.

Côme était encore à l'âge où l'envie de raconter se transforme en envie de vivre, où l'on croit qu'on n'a pas assez vécu pour avoir assez à dire ; de là ses départs pour la chasse, ses absences de plusieurs semaines, ses retours dans les arbres de la place tout chargé de fouines, de blaireaux, de renards qu'il balançait en les tenant par la queue ; de là les histoires qu'il racontait aux Ombreusiens, des histoires qui, de vraies qu'elles étaient, devenaient imaginaires au fur et à mesure qu'il les racontait, et d'imaginaires finissaient par redevenir vraies.

Italo Calvino, *Le baron perché*, p. 185.

- Son Altesse Frederico Alonso Sanchez de Guatamorra y Tobacco demande si Votre Seigneurie est exilée, elle aussi, puisque nous la voyons évoluer dans ces feuillages.

- Non, monsieur. Tout au moins pas en vertu du décret d'autrui. [...]

- Son Altesse Frederico Alonso a le plaisir de demander si c'est pour son agrément que Votre Seigneurie suit cet itinéraire.

Côme réfléchit un instant, puis répondit :

- Je pense qu'il me convient, bien que personne ne me l'impose. [...]

- Son Altesse s'est écriée que Votre Seigneurie doit se considérer heureuse de jouir d'une liberté que nous ne pouvons nous empêcher de comparer à la contrainte qui nous est faite.

Italo Calvino, *Le baron perché*, p. 190.

L'épilogue du livre aurait dû être le suivant : l'auteur, après avoir fondé son État parfait au sommet des arbres et convaincu toute l'humanité de s'y installer pour y vivre heureuse, descendait habiter la terre, devenue déserte.

Italo Calvino, *Le baron perché*, p. 214.

- Mais c'est pour approcher du ciel que votre frère reste là-haut ?

- Mon frère soutient, répondis-je, que pour bien voir la terre, il faut la regarder d'un peu loin.

Voltaire apprécia beaucoup cette réponse.

- Jadis, conclut-il, c'était seulement la Nature qui créait les phénomènes vivants ; maintenant, c'est la Raison.

Italo Calvino, *Le baron perché*, p. 216-217.

Les bulles de savon arrivèrent jusque sur son visage ; elle, en soufflant dessus, les faisait éclater ; alors, elle souriait. Une bulle se posa contre ses lèvres et y resta, intacte. Les femmes et moi, nous nous penchâmes sur le lit. Comme elle laissa tomber son bel. Elle était morte.

Italo Calvino, *Le baron perché*, p. 219.

Comme se sentait mécontent : devant la fuite du temps, sa vie le laissait insatisfait ; [...]

Italo Calvino, *Le baron perché*, p. 221.

Elle était devenue douce. Côme ne finissait pas de s'étonner devant ces brusques sautes d'humeur. Il s'approcha d'elle. Violette était toute or et miel.

- Dis ...

- Dis ...

Ils se connurent. Il la connut et se connut lui-même parce que, réellement, il n'avait jusque-là rien su de lui. Elle le connut et se connut elle-même parce que, en sachant tout ce qu'elle était, elle ne l'avait jusque-là jamais si bien senti.

Italo Calvino, *Le baron perché*, p. 237.

L'entêtement amoureux de Violette rencontrait celui de Côme et parfois même s'y heurtait. Côme fuyait les lenteurs, les mollesses, les perversités raffinées; rien ne lui plaisait hors l'amour le plus naturel. Les vertus républicaines étaient dans l'air: on était au début d'époques à la fois licencieuses et sévères. Côme, insatiable amant, était un stoïque, un ascète, un puritain. Toujours en quête du bonheur amoureux, il n'en était pas moins ennemi de la volupté. Il en venait à se méfier des baisers, des caresses, des tendresses verbales, de tout ce qui peut voiler ou remplacer la saine nature.

Italo Calvino, *Le baron perché*, p. 240.

Et l'amour reprenait, aussi furieuse que la dispute. En fait, c'était la même chose. Mais Côme n'y comprenait rien.

- Pourquoi me fais-tu souffrir ?

- Parce que je t'aime.

C'était lui à présent qui se mettait en colère.

- Non, tu ne m'aimes pas. Quand on aime, on veut le bonheur, pas la douleur.

- Quand on aime, on ne veut que l'amour, même au prix de la douleur.

- Alors, tu me fais souffrir tout exprès ?

- Oui, pour m'assurer de ton amour.

La philosophie du Baron se refusait à la suivre dans cette voie :

- La douleur est un sentiment négatif.

- L'amour est tout.

- La douleur doit toujours être combattue.

- L'amour ne se refuse à rien.

- Il est des choses que jamais je n'admettrai.

- Mais si, tu les admets, puisque tu m'aimes et que tu souffres.

Italo Calvino, *Le baron perché*, p. 244-245.

Plus il cherchait à récupérer la maîtrise de ses passions et de ses plaisirs dans une sage économie de son âme, libérée de la présence tourbillonnant de Violette, plus il sentait le vide qu'elle avait laissé derrière elle et la fièvre de l'attente. En somme, l'amour qu'il portait à Violette était exactement celui qu'elle voulait, et non pas comme lui prétendait qu'il fut.

Italo Calvino, *Le baron perché*, p. 249.

Elle était là, sur le gré, plus belle que jamais : la froideur qui durcirait à peine ses traits, son port altier, il eût suffi d'un rien pour les faire fondre, pour la retrouver dans ses bras. Comme pourrait lui dire quelque chose, n'importe quoi pour venir à sa rencontre, il pourrait lui dire : « Dis-moi ce que tu veux que je fasse, je suis prêt », et cela aurait été de nouveau le bonheur pour lui, le bonheur sans ombres. Au lieu de cela, il préféra :

- Il me peut pas y avoir d'amour si l'on n'est pas soi-même, et de toutes ses forces !

Violette eut un mouvement de lassitude et de contrariété. Cependant, elle aurait pu encore le comprendre ; et de fait elle le comprenait ; bien mieux, il lui venait aux lèvres des mots qui voulaient dire : « C'est tel que tu es que je te veux. » Après, elle serait montée vers lui ... Elle se mordit les lèvres et déclara :

- Eh bien, sois toi-même, tout seul.

« Mais alors, être moi-même m'a plus de sens ... » Voilà ce que voulait dire Côme. Mais, au contraire, il dit :

- Si tu préfères ces deux vers ...

- Je me te permets pas de mépriser mes amis ! cria-t-elle.

Et elle pourrait encore : « Pour moi, toi seul importe ; c'est à cause de toi que je fais tout ce que je fais. »

- Je suis le seul qui ait droit au mépris ...

- Pas toi, mais ta pensée !

- Ma pensée et moi, nous me faisons qu'un.

- Adieu adieu ... Je pars ce soir. Tu me me verras plus.

- Ou, pour choisir un autre exemple, les membres des sociétés secrètes, articula-t-il avec lenteur.

On pourrait comprendre cette formule de plusieurs façons. Côme réfléchit un peu, puis dit d'une voix forte :

- Votre réplique, monsieur, peut s'interpréter de diverses manières. Mentionnez-vous les « membres des sociétés secrètes » pour insinuer que j'en suis un, ou pour insinuer que vous l'êtes, ou que nous le sommes tous deux, ou que nous me le sommes ni l'un ni l'autre alors que d'autres le sont, ou, dernière hypothèse, est-ce une phrase qui peut servir à voir ce que je vais dire ensuite ?

Italo Calvino, *Le baron perché*, p. 278.

Côme, qui était un de ceux qui en vieillissant, de viennent propres parce qu'ils éprouvent un certain dégoût de leurs corps qu'on ne ressent pas quand on est jeune, leur procura même du bon. La fraîcheur de l'eau avait fait passer un peu l'ivresse de ces trois êtres. Du coup, ils avaient perdu leur gaieté : la tristesse de leur condition les avait repris, ils soupiraient et gémissaient. Mais dans cet état, l'eau limpide leur procura une vraie joie ; ils se réjouirent donc à nouveau et recommencèrent à chanter : « De mon pays... De mon pays... »

Italo Calvino, *Le baron perché*, p. 312.

- Êtes-vous un habitant de ce pays? Étiez-vous ici, pendant qu'il y avait Napoléon?

- Oui, monsieur l'officier.

- Comment ça allait-il?

- Vous savez, monsieur, les armées font toujours des dégâts, quelles que soient les idées qu'elles apportent.

- Oui. Nous aussi nous faisons beaucoup de dégâts... mais nous n'apportons pas d'idées...

Tout vainqueur qu'il était, il paraissait mélancolique et inquiet. Côme le prit en sympathie et voulut le consoler.

- Vous avez vaincu!

- Oui. Nous avons bien combattu. Très bien. Mais peut-être...

[...] Vous voyez... La guerre... Il y a plusieurs années que je fais le mieux que je puis une chose affreuse: la guerre... et tout cela pour un idéal que je ne saurais presque expliquer moi-même...

- Moi aussi, lui répondit Côme, il y a bien des années que je vis pour un idéal que je ne saurais pas m'expliquer; mais je fais une chose tout à fait bonne: je vis dans les arbres.

Jadis, c'était différent. Tant que j'avais mon frère, je me disais : il pense pour nous tous, et moi je n'avais qu'à me laisser vivre ! Pour moi, le signe des changements m'a pas été l'arrivée des Austro-Russes, ni notre annexion au Piémont, ni les nouvelles impôts, que sais-je encore, mais le fait de me plus le soir, en ouvrant ma fenêtre, en équilibre tout là-haut. Maintenant qu'il n'est plus là, je sens que je devrais méditer sur bien des choses : la philosophie, la politique, l'histoire. Je me suis abonné à des gazettes, je lis des livres, je me casse la tête. Mais ce qu'il voulait dire, je me le trouvais pas là. Sa vérité était d'un autre ordre, elle avait quelque chose de total, elle me pouvait pas s'exprimer par des mots, mais uniquement en vivant comme il vécut. C'est en restant impitoyablement lui-même, comme il le fit jusqu'à la mort, qu'il pouvait donner quelque chose à tous les hommes.

Italo Calvino, *Le baron perché* p. 316-317.

Ombreuse n'existe plus. Quand je regarde le ciel vide, je me demande si elle a réellement existé. Ces découpes de branches et de feuilles, ces bifurcations, ces lobes, ces touffes, feuillus menu et innombrable ; ce ciel dont on me voyait que des élaboratures ou des pans irréguliers ; tout cela existait peut-être seulement pour que mon frère y circulât de son léger pas de mésange. C'était une broderie faite sur du néant, comme ce filet d'encre que je viens de laisser couler, page après page, boursé de ratures, de renvois, de jâtes merveilleuse, de taches, de lacunes, ce filet qui parfois égare de gros jêms clairs, parfois se resserre en lignes minuscules, en semis fins comme des points, tantôt revient sur lui-même, tantôt bifurque, tantôt assemble des grumeaux de phrases sur lit de feuilles ou de nuages, qui achève, qui recommence aussitôt à s'entortiller et court, court, se décale, pour envelopper une dernière grappe insensée de mots, d'idées, de rêves - et c'est fini.

Italo Calvino, *Le baron perché* p. 321-322.

